

IRLANDE.

Te souvent-il encor, noble terre d'Irlande,
 Quand le front couronné d'une verte guirlande,
 Le Ciel te fit sortir du sein de l'Océan ?
 L'onde te salua fille de l'Atlantique,
 Le barde te chanta sur sa harpe celtique,
 Dans un sublime élan.

Il chanta ta verdure et tes rives fécondes,
 Ta magique beauté se mirant dans les ondes,
 Comme se mire au loin la cime de Morven.
 Assise au sein des mers, tu flottais sur l'abîme :
 On eut dit, à l'éclat de ton manteau sublime,
 Quelque nouvel Eden.

Il chanta les beaux jours où tes vertes collines
 Apprirent aux échos les nouvelles divines
 Que Patrice apporta du rivage romain—
 Quand ton front se courbait sous les eaux du baptême.
 Comme on vit autrefois se courber Dieu lui-même
 Dans les flots du Jourdain.

Et tu n'entendis plus, sous tes chênes antiques,
 Les étranges accents des druides mystiques,
 Quand ils divinisait les astres et les vents.
 On n'interroge plus les oiseaux de l'espace
 Le prêtre du soleil vit éteindre sa race
 Et ses brasiers ardents.

Le peuple raconta les victoires des braves,
 Les barbares combats des hordes scandinaves,
 Quand au champ de Clontarf ils trouvèrent la mort ;
 Où lorsque, pour s'enfuir de tes rives guerrières,
 Ils tendaient en tremblant leurs voilures légères
 Au grand souffle du nord.

On chanta la beauté des filles d'Hibernie,
 Leur céleste candeur, que jamais n'a ternie
 Le souffle empoisonné du perfide Saxon,
 Quand la vertu naïve errait encore sans voile,
 Que son regard brillait, libre comme l'étoile
 Au bord de l'horizon.

Qui te rendra jamais ces siècles d'innocence
 Où tu vivais tranquille au sein de l'abondance
 Que ton fertile sol donnait à tes enfants ?
 Où tes jeunes moissons et tes champs de verdure
 Ondoyaient mollement dans leur riche parure,
 Comme des flots mouvants ?